

Autobiographie collective

Atelier croisé Maison des Essarts & MJC Monplaisir

Sur un carnet, écrire autour d'un souvenir d'enfance,
transmission du carnet à un ou une participante
d'un autre atelier, qui écrit ensuite un texte qui fait écho
(ou pas) avec l'expérience partagée

Proposition d'écriture
inspirée de la démarche de Mathieu Simonet
(Voir [La médecine narrative](#) et [Projet Carnet37](#))

Table des matières

Sylvie & Dominique.....	3
Marie-Charlotte & Sylvie	5
@gnès & Janine.....	7
Emmanuelle & Geneviève	9
Janine & Flora.....	11
Valérie & Nathalie.....	13
Michèle & Janine.....	14
Océane & Dany.....	16
Marie-Catherine & Marie-Charlotte	18
Anaïs & Emmanuelle	20
Dominique & Anaïs	22
Flora & Gil	24
Gil & Christine	26
Dany & Valérie	28
Nathalie & Valérie.....	30
Geneviève & Michèle	32
Christine & Pénélope.....	33
Pénélope & @gnès	35

Calendrier de l'avent

C'est bientôt Noël et comme d'habitude je suis ravie.

Ce que j'aime le plus c'est préparer les décorations.

Tout est rangé dans des cartons qui sont dans le grenier.

J'ai hâte de les rouvrir pour voir les boules brillantes, les guirlandes effilochées qui ont perdu parfois de leur beauté.

Avec maman on verra s'il faut en acheter d'autres au Monoprix de Suresnes.

Les guirlandes électriques doivent être vérifiées. Et comme ses ampoules colorées en forme de goutte ne sont pas facile à trouver, il faut prévoir aussi où les acheter.

Quand viendra le sapin dans le salon, alors on va tous s'y mettre. Mais comme il fait chaud dans la maison, maman attend toujours le dernier moment pour l'acheter.

Moins d'aiguilles sur le parquet. Je déteste. J'attends tellement ce moment où tout se met à briller, partout, et si la neige veut bien tomber, c'est encore mieux.

L'autre préparatif incontournable est le pudding de Noël. La recette anglaise de famille demande une préparation du mélange environ cinq jours avant sa cuisson.

Après on laisse macérer la boule de pâte dans un torchon qui est accroché dans le grenier, au frais.

Pendant ces jours de préparatifs, aller sentir la boule dans le torchon : Waouh ! C'est déjà Noël !

Et puis il y a les cadeaux. Noël c'est être gentil avec tout le monde. On se creuse la cervelle pour trouver ce qui pourra faire plaisir à tous ceux qu'on aime. Une fois qu'on a la bonne idée, faut trouver où l'acheter. Et puis après on fait le paquet cadeau avec soin, et enfin on le cache.

Quand j'étais toute petite je ne pouvais rien acheter. Alors je prenais le papier cadeau et j'emballais des choses à moi, pour les donner. Mais mon grand frère m'a fait comprendre que ce n'était pas comme ça qu'il fallait faire. Même si pour moi, je faisais des sacrifices d'objets et que je le faisais de bon cœur, Noël c'était « acheter »...

Cette énorme déception m'a brisé le cœur, et plus jamais après je n'ai osé donner des choses à moi. Des choses que je faisais oui, mais c'est tout.

Donc après ça, il a fallu de l'argent pour faire des cadeaux à Noël...

Noël chagrin !

J'ai 6 ans et à cette époque de ma vie, les « Noël » c'était avec ma grand-mère maternelle chez ma tante, la mère de mes quatre cousins. Mais il y a aussi d'autres cousins, et ma sœur et moi sommes les deux filles.

Comme très souvent, je suis malade, une rhino. C'est pas grave mais je suis fatiguée et tristounette malgré la belle ambiance, le sapin et le bon goûter offert par ma mamie.

Il y a des petits pains au lait garnis notamment de crème d'anchois. J'adore ça. Et aussi des gâteaux et une glace aux fruits confits qu'on va chercher chez le pâtissier, au dernier moment, c'est-à-dire à 16 h, le jour de Noël.

Ma grand-mère a une tout petite retraite, mais elle s'efforce de faire un cadeau à chacun.

Moi, j'ai eu une poupée, mais je n'aime pas les poupées, je joue avec des baigneurs, des bébés quoi !

Et je suis triste de deux chagrins, celui de ne pas avoir le cadeau rêvé et celui que j'inflige à ma grand-mère, qui elle aussi est déçue !

Je me sens honteuse !

Une année marquante

Mon année en CM2 m'a particulièrement marquée. Parce que Madame Moreil, notre institutrice, était une enseignante tout à fait remarquable, sachant allier une très grande exigence, une non moins grande bienveillance et une pincée d'humour. Elle savait alterner les moments de travail intense, parfois difficiles pour moi, avec les moments de détente.

Je me souviens en particulier qu'elle demandait parfois à sa fille, une belle jeune fille prénommée, je crois, Marie-Hélène, de venir dans notre classe nous faire chanter. Elle nous accompagnait à la guitare. C'est avec elle que j'ai appris la chanson du film *Ma mélodie du bonheur*, et que par la même occasion, j'ai découvert ce film, qui est devenu mon film culte. Et je me souviens en classe de neige, notre dernière soirée là-bas avait été merveilleuse, une vraie fête comme je les aime : nous avons chanté plein de chants qui encore longtemps après, m'ont accompagnée ! Nous avons également beaucoup ri ! Marie-Hélène avait été elle aussi du voyage, au moins pour cette dernière soirée !

La classe de neige...

Je revois la neige étincelante sous le soleil, mes premiers pas en ski – presque les seuls de ma vie – et les nuits par chambrées de 8... et « Pattes de velours » – Mme Moreil – qui venait nous surprendre en pleine conversation au milieu de la nuit...

Oui, ma classe de CM2 m'a marquée, avec les cours de politesse où, avec Tatiana, nous prenions des fous-rires. Car Madame Moreil essayait de nous apprendre à nous moucher à l'aide d'un mouchoir en tissu, avec distinction et élégance... ce qui n'était pas franchement gagné !

Et puis, le vendredi après-midi, nous plongeons dans l'Histoire de France...

Chaque période historique avait sa couleur. La plus longue – le Moyen-Âge – était grise. Quelle triste idée ! Cela ne m'a pas empêchée de me passionner pour cette période quelque peu mystérieuse de notre Histoire, et d'en saisir progressivement toutes les nuances et la variété... Non, le Moyen-Âge n'est ni gris, ni obscur, il est juste différent de ce que nous connaissons aujourd'hui et comme aujourd'hui, il a ses zones d'ombre et de lumière...

Alors oui, mon année de CM2 m'a marquée. Car ce fut un temps riche et fondateur, qui m'a permis d'entrer en 6e dans de bonnes conditions.

Fin de ma primaire

Pour la rentrée en 6e, il fallait faire un examen qui permettait de classer les élèves en fonction de leur capacité.

Mon année de CM2 a donc été une année de bachotage pour que notre école soit dans les meilleures de la commune.

Par malheur, la maîtresse était ma marraine. Alors, vous imaginez bien qu'elle ne laissait pas grand-chose passer. En fait, rien du tout. C'était une vieille institutrice. Elle avait appris à lire à ma mère ! C'est la raison pour laquelle elle l'avait choisie pour être ma marraine.

Pour compléter mon malheur, durant ma scolarité de CE2 et CM1, j'ai subi les punitions de mon institutrice pendant ces deux années, qui n'avait de cesse que de m'envoyer à l'étage, dans la classe de ma marraine, dès que je faisais une micro bêtise, et même pendant l'étude du soir.

De ces malveillances, je n'ai retenu que l'injustice de ce traitement, la honte d'être la dernière de la classe à force de subir de tels traitements.

Mais pour en revenir à cette fin de la classe de CM2, c'est la satisfaction de finir 4e de la classe et d'entrer au collège en 6e classique, c'est-à-dire avec du latin, que je retiens.

Visualisez bien une grande fille de 10 ans 1/2, la plus grande de la classe – déjà 1 m 50 –, avec un an d'avance, qui sort de son école primaire le dernier jour de classe... Eh bien, j'ai sauté les quatre marches, en levant les bras et en criant : « FINI ! »... Enfin, c'était peut-être « YUUPI », mais quelle délivrance !

Soirée terrifiante

Ce soir, les parents vont à une réunion et nous laissent seules, ma grande sœur et moi. Aussi peureuse l'une que l'autre. Enfin, surtout moi, la petite.

Et ma sœur, jamais en mal d'imagination, commence à raconter des histoires horribles, d'enfants abandonnés, tués par des inconnus. Je sens la terreur monter en moi. Je tremble sous mes draps. Mais, ce qui me fait le plus peur, c'est de voir qu'elle aussi, est terrifiée. Elle commence à croire à ses propres délires. Son visage blêmit. Sa voix devient incertaine.

Soudain, elle pousse un cri !

– Tu as entendu, ce bruit ?

Non, je n'ai rien entendu, mais je suis persuadée qu'une horde de malfaisants s'est introduite dans l'appartement sombre et désert, prête à commettre le pire.

Alors, tremblantes de peur, mais courageusement néanmoins, pour conjurer notre épouvante, nous nous levons toutes les deux.

Sortir de la chambre, allumer le couloir, vérifier, scruter.

Allumer le salon, voir s'il n'y a personne sous les fauteuils, la table.

Écouter.

Allumer la cuisine, ouvrir le four, le frigo (ben, pourquoi pas ?).

Essayer de s'assurer que nous sommes seules et en sécurité.

Puis, repartir dans l'autre sens, ne pas oublier d'éteindre les lumières pour ne pas s'attirer les foudres parentales le lendemain.

Rejoindre enfin notre chambre, se précipiter chacune dans notre lit, les pieds gelés par notre expédition.

Les mains tremblantes de peur, remonter au plus haut les couvertures.

Au bord des larmes, tenter, sans succès de s'endormir...

Maman Ourse

Je me souviens de ces après-midis où nos parents nous laissaient seuls avec mon cousin. Et notre imagination allait bon train.

Le grand édredon marron du grand lit de grand-mère devenait « Maman Ourse » et nous étions les oursons. Mais bien sûr, il y avait les chasseurs qui voulaient tuer Maman Ourse.

Qu'allait-on faire sans elle ? On se blottissait sous l'édredon, sous « Maman Ourse », mais cela nous faisait encore plus peur, on entendait les chasseurs, ils allaient la tuer. Quand ma petite sœur jouait avec nous, elle était en larmes !

La maison devenait inquiétante, et nous aussi on avait envie de pleurer, surtout quand mon cousin décidait que le chasseur avait tiré et que « Maman Ourse » se vidait de son sang...

Nous étions désespérés et orphelins...

Aussi quelle ne fut pas notre joie quand nous entendîmes le pas de nos mamans dans l'escalier.

Bien sûr, on se fit gronder car la petite sœur était inconsolable.

– Mais que lui avez-vous encore raconté ?

Mais bien sûr, on ne répondait pas. « Maman Ourse », c'était notre secret.

La cuisine de Grand-mère Hélène

Quand j'étais enfant, j'allais souvent chez ma grand-mère Hélène pour les vacances scolaires. C'était pour moi une joie de passer quelques jours avec cette petite dame toute ridée qui incarnait la tendresse et la douceur.

Il faut dire que ma grand-mère avait eu bien du malheur dans sa vie, et qu'elle s'efforçait en permanence de sourire et donner aux autres le bonheur dont elle avait été si souvent privée.

Quand je pense à elle, je nous revois toutes les deux dans son petit appartement tout simple d'un village lorrain. Elle n'avait pas beaucoup de biens matériels et vivait chichement. Chez elle, le superflu n'existait pas. Mais le poêle à bois au milieu de sa cuisine était la Rolls de la maison : on y laissait en permanence un coquemar rempli d'eau, liquide chaud qui servait tour à tour pour la toilette, la cuisson des légumes et la vaisselle, et que l'on veillait à renouveler régulièrement.

La cuisine occupait une bonne partie de nos journées. Sur le poêle mijotaient des bœufs mode, dans une casserole en fonte qu'on laissait sur le côté pendant des heures. La viande était ainsi fondante et les carottes qui l'accompagnaient, succulentes et caramélisées. Côté four, c'étaient de bonnes tartes aux pommes crémeuses et croustillantes que l'on préparait juste avant le repas, et que l'on dégustait encore tièdes. Je peux dire maintenant que c'est ma grand-mère qui a éveillé mes sens et m'a transmis cette passion pour la préparation des gâteaux et autres bons petits plats.

Le matin, ma grand-mère prenait son porte-monnaie et son panier en osier, et nous prenions le chemin de l'épicerie pour acheter ce dont nous aurions besoin pour la confection du repas. Puis nous passions chez le boucher qui ne manquait pas de m'offrir une rondelle de saucisson à l'ail ou de cervelas, et lui donnait du « mou » pour le chat, tandis que ma grand-mère choisissait le morceau de viande qui allait nous régaler au déjeuner. À la boulangerie, il arrivait parfois que ma grand-mère m'offre une « pochette-surprise » dans laquelle on trouvait des bidules improbables que l'on pourrait appeler « attrape-nigauds » et qui conduisaient plus souvent à la déception qu'à l'ébahissement !

Et puis, nous rentrions, main dans la main, avec nos trésors dans le panier, toute contentes de préparer ensemble le fabuleux repas que nous allions déguster sur la toile cirée de sa table de salle à manger.

Ma grand-mère n'était pas riche, en réalité elle ne possédait que le minimum qui lui permettait de dormir sous un toit, se nourrir et acheter une nouvelle blouse et une paire de chaussures deux fois par an. Elle n'allait jamais chez le coiffeur, mais remontait soigneusement sa longue chevelure blanche en chignon chaque matin. Elle était digne et ne se plaignait jamais. Son cœur était immense et elle donnait sans compter.

Parfois, quand je me lève le matin, j'aperçois son visage dans le miroir de ma salle de bain. Je me console de mes rides en me disant que j'ai là un bel héritage, et je m'efforce de lui ressembler dans tous les domaines. J'espère lui faire honneur en cuisinant avec amour, et en essayant d'être bienveillante et douce avec mes proches.

La cuisine, une question de famille

Ma grand-mère, que je voyais à la maison, plus que chez elle, était institutrice à Paris.

Je la vois passer la plupart du temps à écrire des correspondances. Son sérieux m'étonnait. Du coup, elle me semblait distante. Son regard était concentré, ses yeux comme des grosses boules. Mon petit frère trouvait qu'elle ressemblait à une tortue.

Je cherchais la tendresse de l'hiver ailleurs, chez d'autres adultes.

Mon père était champion en la matière. Il me faisait marcher, mes pieds sur les siens. Mon père, du coup, reculait... Et ma mère, elle, nous préparait un chocolat chaud, le plus onctueux qui soit. Ces petits déjeuners d'hiver étaient accompagnés de pain de mie et de beurre. La douceur extrême de ma mère était ses goûters de crêpes, avec une confiture de rose. Ses créations étaient incroyables ! Elle écrivait ses recettes d'une manière merveilleuse, des caractères très beaux.

En cela, je ne lui ressemble pas !

Enfin une petite sœur

Pendant dix ans, j'ai été fille unique, c'était bien car personne ne me prenait mes jouets, ne partageait ma chambre. J'étais adorée de mes grands-parents. J'étais la grande « réussite » de mes parents.

Seulement, voilà, moi j'aurais bien aimé avoir une petite sœur pour jouer, pour me disputer, pour me comparer.

On m'avait trouvé un chat qui, un moment, joua le rôle d'un merveilleux compagnon, mais il ne parlait pas, on ne pouvait pas vraiment jouer avec lui.

Heureusement dans la rue, une autre petite fille était dans le même cas que moi, elle devint ma sœur de cœur, presque ma jumelle. Que n'avons-nous pas inventé ensemble ! On imaginait des frères, des sœurs, on leur donnait des prénoms, des caractères, pour nous ils existaient vraiment, ils étaient ce qu'on voulait qu'ils soient, c'était génial !

Quand quelques années plus tard, à nos dix ans, il nous arriva : une petite sœur pour moi, un petit frère pour elle, on fut un peu déçues, ils étaient si petits ! On ne pouvait pas jouer ensemble, les parents étaient moins disponibles, les grands-parents les regardaient avec admiration, et le chat se faisait gronder s'il s'en approchait.

Nous venions de comprendre qu'entre le rêve et la réalité, il y avait un monde !

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on les accepta avec bonheur, car ils étaient drôles ces petits bouts de choux... Et puis du haut de nos dix ans, on régnait sur eux, ils n'avaient pas le dernier mot, et on leur racontait des histoires qui n'existaient pas.

Ma fratrie

Je suis la troisième d'une fratrie de quatre enfants. Je n'ai jamais été fille unique et j'ai eu de nombreuses fois l'occasion d'écouter les histoires de mes grandes sœurs. J'étais toujours crédule et buvais leurs paroles, elles étaient mes modèles.

Lorsque mon frère est arrivé, j'ai pu à mon tour lui faire croire ce que je voulais, c'était jouissif d'avoir une telle influence sur quelqu'un.

Mais le mieux lorsqu'on fait partie d'une fratrie, c'est d'avoir des amis et des confidents pour la vie.

Il nous arrivait souvent de nous disputer, mais en parallèle on pouvait jouer des heures ensemble sans voir le temps passé.

Encore aujourd'hui, tous adultes et installés dans quatre villes différentes toutes à cinq heures de route les unes des autres, on compte les uns sur les autres, on s'appelle, on se raconte nos vies, on se rend visite et on essaie de se voir au moins une fois par an tous ensemble.

Si l'un de nous ne va pas bien, il sait où trouver du réconfort.

Ma fratrie me donne beaucoup de force et je n'imagine pas ma vie sans elle.

Les cours de piano à Chambéry

Quand j'avais 8 ans, j'ai commencé à prendre des cours de piano avec ma grand-mère dont c'était le métier. Comme elle habitait Chambéry et moi Grenoble, je prenais le car toute seule, je me sentais grande. À la fin du cours, nous partagions un goûter constitué d'un thé à l'orange et d'une pâtisserie souvent chocolatée. Étant la première petite fille, je garde de cette période une certaine forme de privilège.

Après quelques années d'arrêt du piano car je préférais jouer avec les copains, j'ai repris à l'adolescence. À cette époque, je prenais le train et travaillais mon solfège pendant le trajet car je n'avais rien fait pendant la semaine. Je révisais mes gammes et mes morceaux en arrivant pendant que ma grand-mère finissait son cours avec un autre élève.

Je restais dormir, et du coup mes grands-parents m'emmenaient au restaurant le samedi soir. C'était des soirées où ils m'apprenaient plein de choses et où mon grand-père s'amusait à faire des blagues qui me faisaient honte. Mon air scandalisé le faisait beaucoup rire et l'encourageait à continuer.

Je n'ai pas persévéré longtemps, car je n'étais pas très douée pour le piano et j'étais tétanisée lors des auditions collectives de fin d'année.

Mais je garderai toujours en souvenir ces moments où j'ai eu le privilège d'avoir mes grands-parents pour moi toute seule, contrairement à ma sœur ou mes cousines.

Les mercredis chez Pépé Marcel

Dans ma mémoire remonte ce souvenir de mon père qui a su tisser un lien si particulier avec ses petits-enfants, mes enfants. Travaillant toute la semaine, depuis qu'ils étaient tout petits je les lui ai laissés, et le mercredi était leur journée.

Lorsque je rentrais le soir pour les récupérer, ils avaient toujours quelque chose à me montrer que leur grand-père leur avait appris. Tantôt ils sculptaient des petits animaux à la poterie, tantôt ils dessinaient, cuisinaient.

Mes enfants ont appris à nager avec leur grand-père, à faire du vélo et à ne jamais se décourager. C'est chez lui qu'ils ont « appris » ou « capté » ce sens de l'humour si singulier qui parfois leur faisait honte mais au fond qu'ils adoraient.

Ils parlent de leur grand-père à présent comme d'un lien qui restera à jamais dans leur cœur et leur mémoire.

Au patronage

Mon enfance est lointaine, mais malgré tout, certains souvenirs sont encore bien vivants. Sans doute parce que j'ai souvent évoqué cette période de mon enfance, qui fut entre autres ponctuée par le « patro », oublié maintenant mais incontournable pour nous.

Qui dit « patro », dit grand groupe de gamins turbulents. Ah pardon, j'oubliais : garçons d'un côté, filles de l'autre. Encadrés par curés ou abbés pour les garçons, religieuses pour les filles.

Les religieuses étaient assez dynamiques, nous les appelions Mademoiselle, tout simplement. Leur costume était très simple, jupe et pull marine, chemisier blanc, voile marine également.

Je les connaissais bien, une de mes sœurs était... sœur de cet ordre.

Donc un après-midi de « patro », alors que nous jouons et braillons, deux de mes copines se posent une question fondamentale : « Comment c'est sous le voile ? Elle a des cheveux ? ».

Moi très fière, je fais la maligne, car je sais moi... Quand ma sœur vient à la maison, elle enlève son voile le soir pour se coucher. « Vous voulez voir comment c'est ? ».

L'air de rien, je me faufile derrière mademoiselle Demay... et... crac ! je tire sur le voile.

La réaction est rapide, en l'occurrence la gifle ne se fait pas attendre. En voilà une bien méritée.

Se retrouver tête nue, en cheveux à la coupe hasardeuse, devant une trentaine de gamines n'avait rien de bien agréable.

Pardon M'selle, comme on disait alors !

Je n'ai pas eu d'autre remontrance. Sympa !

Mon oncle

Pour ma part je n'ai pas connu d'autre école que celle de la république, mais j'avais toutefois un oncle « Franciscain » en Espagne, et je le voyais pendant les vacances, avec une grande robe, ses sandales, sa tonsure et il m'impressionnait un peu.

Déjà, quand il était là, il fallait aller à la messe le dimanche. C'est lui qui faisait la messe, en latin ! Je n'y comprenais rien mais ça me paraissait magique !

C'était un érudit, il voyageait beaucoup. La Colombie, le Mexique, il nous emmenait des cadeaux étranges, des dents sur des colliers, des tissus colorés, des peintures d'animaux naïfs faits avec des peintures végétales.

Je me souviens aujourd'hui tendrement de cet oncle disparu en regardant ces tableaux naïfs que j'ai gardés.

Les vacances en Bretagne

À chaque vacance scolaire, je me rendais chez mes grands-parents en Bretagne. Avant l'âge de quatre ans, en train ; après l'âge de quatre ans, en avion. J'avais une pochette plastique à cordon autour du cou afin d'être identifiée par les hôtesses. Je montais parmi les premiers dans l'avion et abreuvais mes pauvres voisins de mes incessants bavardages. Je n'aimais pas beaucoup le moment du décollage. Mais j'adorais le moment où l'avion passe au-dessus de l'océan de nuages et où on découvre le soleil. Lorsque je sortais de l'appareil, j'inspirais l'air iodé de toutes mes forces. Quel délice.

Mes grands-parents étaient là, ils m'attendaient avec le chien (un Shetland), Hélios. Je montais à l'arrière de la 205, poste duquel je pouvais abaisser l'accoudoir et jouer à être dans un avion (encore !). La maison, enfin ! Les gravillons dès le portail blanc passé, les hortensias, la vigne vierge escaladant la façade, le jardin, le bidon de fuel que j'aimais faire tinter au passage, le cabanon à outils de mon grand-père, la balançoire !, les pommiers... J'adorais prélever leurs pommes encore petites et vertes et les dévorer en cachette. Lorsque mes grands-parents s'en apercevaient, ils me grondaient gentiment. J'allais « me faire mal au ventre ». Il ne fallait pas boire d'eau fraîche non plus, ni même se baigner juste après un repas.

Au fond du jardin, se trouvaient de grands pins dans lesquels je grimpais en rêvant de savoir voler comme Peter Pan. Pas très loin de là, un saule pleureur servait de cabane, à l'abri de ses rideaux de feuilles.

Chaque jour après le déjeuner, mon papi m'emmenait sur les sentiers côtiers. Accompagné de sa canne et du chien, il me parlait des blockhaus, de comment fuir les vipères, et trouver des coques sur la grève à marée basse.

Au goûter, je me réglais d'un Pitch au chocolat et d'une briquette de jus d'ananas, et nous rentrions à la maison dans sa Lada bleue.

Puis Papi allait faire du vélo d'appartement au sous-sol pendant que je regardais Questions pour un Champion avec Mamie. Mamie connaissait beaucoup de choses, elle lisait beaucoup et m'aidait avec mes tables de multiplication. Papi et Mamie étaient patients et très bienveillants avec moi. Je les adorais.

Sans titre

Pendant les six années que j'ai passée chez mes grands-parents avec ma mère divorcée, ce n'était pas les vacances car je devais aller à l'école distante d'à peine 200 mètres. Et mon grand plaisir était de raccompagner jusque chez elles mes copines d'école. Car elles, au moins, habitaient loin et nous avions le temps de discuter loin des adultes.

Aussi, je rentrais tard de l'école, mais ma mère étant encore au travail ne me faisait pas de remontrances.

Ma grand-mère, habituée à avoir toujours plein d'enfants autour d'elle, ne me faisait jamais de remarques. Quant à pépé, il était la bonté et la tolérance mêmes.

Tous deux contrastaient vraiment avec leur fille, ma mère, dont le but était seulement de m'élever dans le droit chemin, sans faire de vagues, ni me faire de remarques n'importe où et avec n'importe qui. Une bonne élève, bien gentille, que je n'étais pas au fond car en quête d'aventures et d'originalité !

Le Calcul Mental

Je suis une bonne élève, avec des notes honorables ; je m'applique et j'aime bien faire, pour les maîtresses et mes parents. Pas de difficultés particulières, mais l'analyse grammaticale, ce n'est pas mon fort.

Ce qui me plaît surtout c'est l'heure de la poésie, que j'attends impatiemment.

D'abord, il faut la recopier sur le cahier de poésie. Ensuite à la maison, le soir je réciterai le morceau appris à maman, et vient le moment de décorer. Illustrer le poème. Mon grand plaisir c'est de dire les Fables de La Fontaine, même si j'ai un peu de mal à comprendre la morale parfois.

Je ne me fais pas prier pour réciter et souvent je suis volontaire ! Ça arrange les copines qui sont moins sûres d'elles !

Mais surtout j'aime la période de la fête des mères. La maîtresse a un projet ambitieux de nous faire broder le dessus d'un range pyjama. Le mien est rose vif et j'y brode avec passion des oiseaux et des fleurs très colorés. Il faut aussi faire un liseré autour, de couleur bleue. Je suis patiente et appliquée, c'est un grand ouvrage pour nous gamines. Certaines ne réussissent guère et se font reprendre par la maîtresse. On est dans l'obligation de réussir. Déjà encouragées à être parfaites...

Sinon le meilleur souvenir de cette classe de CM2, reste le moment – en fin de matinée, quand on pense à rentrer pour le repas – du calcul mental. On nous donne soit une division, soit une multiplication et c'est à qui sera la plus rapide pour avoir la réponse juste. J'aime cette émulation de mon esprit rêveur... impatiente de donner la réponse !

Appliquée mais peu douée

Poésie, calcul mental, orthographe ; mes bêtes noires de CM2.

Impossible de faire rentrer dans ma tête de linotte les tables de multiplication les mots tordus, les mots des poètes... et pourtant, bien des images me reviennent... L'Oiseau-lyre, la grenouille qui enfle et explose, la couleur des mots des poètes. Ces mots pourtant qui m'échappent, qui s'envolent loin de moi, laissant juste dans mon cœur et mon imaginaire la trace d'un passage.

Élève appliquée, scrupuleuse même, mais peu douée ! Que d'heures passées à réciter les tables de multiplication, à les recopier, pour les mémoriser ! Je marche de long en large dans notre appartement, les tables à la main, rien n'y fait !

Seuls la grammaire et l'orthographe commencent à entrer, à force d'apprendre de semaines en semaines la liste des mots pour les dictées du vendredi matin.

Et justement, le cauchemar du vendredi matin, jour fatidique où il fallait réciter la poésie et faire la dictée...

Lorsqu'arrivait enfin l'heure du repas, quel soulagement !

Car l'après-midi du vendredi avait une tout autre couleur : histoire-géo, j'adore ; activités science de la vie et activités artistiques : alors ça j'aime !

Depuis ce temps reculé de mon CM2, je suis restée une piètre comptable, heureusement que l'informatique vient à mon secours pour exercer ce métier. Sans la pression de la récitation, j'apprécie la poésie de plus en plus, et j'ai suffisamment dompté la grammaire et l'orthographe pour me délecter dans l'écriture.

Le Petit Rat

Je prends toujours le même livre à la bibliothèque du village. Quand on rentre, il faut se diriger vers la gauche, 3^{ème} allée, rayon Arts & Loisirs, 4^{ème} étagère en partant du bas. S'il est rangé correctement, il se trouve un peu sur la gauche, au début du rayonnage.

Je ne le prends pas systématiquement ; mais au moins une fois sur trois. Il me semble l'avoir toujours trouvé. J'imagine que personne ne l'emprunte à part moi.

Les Petits Rats de l'Opéra.

Mon rêve.

D'être rat.

Rat de l'opéra !

Je n'ai aucune animosité envers les rongeurs mais je ne prends pas pour dessein de finir aplatie dans une tapette à souris au fond d'une cave, appâtée par un morceau de comté 18 mois.

Je rêve de tulle, de tutu, d'avoir un chignon bien tiré avec un chouchou en satin blanc. Je rêve par-dessus tout de porter des pointes, dont les rubans s'entrelaceraient autour de mes petites jambes. Je n'ai pas conscience que les pointes détruisent les pieds des ballerines et qu'elles sont sûrement leur pire cauchemar !

Un jour je monterai à Paris et j'irai à l'Opéra. Je serai loin de mes parents, de mon frère et de mes amies, mais ce n'est pas grave, pas important... Je porterai un tutu ! Un justaucorps, des chaussons. Et puis je me ferai de nouvelles amies là-bas.

Je connais par cœur les images de ce livre.

Je vais m'inscrire au cours de danse du mercredi après-midi. Qu'est-ce que j'ai hâte !

Bon je n'ai ni tutu ni justaucorps, mais pour un premier cours je me dis que c'est tolérable. Je tâcherai d'avoir une vraie tenue de danseuse les prochaines fois.

Mercredi après-midi arrive. Il n'y a pas de barres pour s'entraîner, ni de pointes à chausser. Je déchanté. Je me désinscris du cours de danse.

Oh, un livre sur la gymnastique !

Première danseuse

J'ouvre le livre et contemple les photos. Les figures sont précises, les positions alambiquées, le chignon bien serré sur la tête. Mais je ne ressens pas toute la magie qui émanent des danseuses sur la scène de l'opéra.

Je suis encore une enfant mais décide de ne pas lâcher-prise. Je rêve de tutus et de chignons pailletés depuis si longtemps. Alors je rentre chez moi et insiste auprès de mes parents. Ils finissent par trouver un cours de danse classique, « à l'ancienne », à une douzaine de kilomètres de la maison.

Les premières semaines nous apprennent les « positions », au nombre de cinq. Puis mes bras maladroits et un peu raides s'arrondissent de manière gracieuse au-dessus de ma tête. Je suis toute menue, mais j'apprends à rentrer mon ventre et sortir ma poitrine. Le port de tête est important lui aussi.

À l'école, je mens un peu en racontant à mes copines que je vais bientôt entrer à l'opéra comme « petit rat ». Elles sont ébahies et j'en rajoute un peu, reprenant à mon compte les aventures des jeunes filles de mon livre.

Nous préparons le gala de fin d'année et je suis aux anges : j'ai enfin mon tutu blanc. Le tulle est retenu vers le haut par un élastique quand il est accroché dans l'armoire. Mais quand je le porte, j'ai autour de la taille cette couronne cerclée et brillante, avec laquelle je tournoie et m'envole comme si j'étais la première danseuse du Lac des Cygnes. Quel bonheur !

Un si beau cadeau

J'ai presque vingt ans, la saison de ski commence et je n'ai pas de matériel. Ma découverte du ski date de ma première classe de neige à 15 ans et depuis je ne rêve que d'être en montagne, de progresser en ski et de faire de belles descentes. J'ai une envie furieuse de partir tous les week-ends avec mes amis. C'est bientôt Noël et j'ai beau en rêver et en parler... je sais que mes parents ne m'offriront pas les skis dont je rêve, et ce n'est pas les quelques heures de baby-sitting que je fais qui me permettront un tel achat.

Un jour de décembre, ma mère revient de chez sa mère, donc ma grand-mère, et me donne de sa part une petite bourse colorée. Elle m'explique que ma mamie a économisé depuis de longs mois, pièce par pièce, car elle a une petite retraite.

La bourse a été tricotée avec du coton à broder rouge, bleu et jaune. J'ouvre en écartant les bords et je découvre qu'elle est remplie de pièces de monnaie.

C'est un cadeau magnifique qui me tombe du ciel. Je suis si émue que je ne sais pas quoi dire. J'imagine ma grand-mère mettant tous les mois une pièce dans cette tirelire pour que sa petite fille puisse se faire plaisir sur les pistes.

Je suis pleine de tendresse, cinquante ans plus tard, en me remémorant l'amour qu'elle me portait, sous ses dehors un peu sévères, et je me demande si, moi, je lui ai bien montré combien je l'aimais.

Elle est partie peu de temps après ce fabuleux présent. Elle est toujours très présente dans mes pensées et constamment à mes côtés.

La taupe

J'avais envie d'évoquer ma grand-mère maternelle et puis, me laissant bercer par mes souvenirs furtifs, j'arrive à penser à mon grand-père : Mon Papou. C'est cocasse quand on pense que les moments que l'on vit lorsqu'on est enfant sont anodins et qu'en fin de compte, des dizaines d'années plus tard, on se rend compte que ces instants furent merveilleux. Papou était fana de jardinage. Deux hectares de potager alors qu'il n'avait que deux bouches à nourrir. Il n'aimait pas La Taupe, comme tout bon jardinier qui se respecte. Il avait tout essayé pour s'en débarrasser mais ces petites bêtes sont coriaces. Je me souviens d'une après-midi, un dimanche : il était resté assis sur une chaise de camping devant le trou de la taupe, le fusil à la main. Ma grand-mère lui avait vissé une casquette sur la tête et lui apportait régulièrement un verre d'eau fraîche.

Je ne me rappelle plus si à l'issue de la journée il avait eu raison de cette taupe mais je le vois encore sur sa chaise devant l'entrée souterraine. Cette image me fait sourire et chaque fois que je tombe sur une motte de terre créée par une taupe, je ne peux m'empêcher de penser à Papou.

Mon Père-Noël

La famille de ma mère était très croyante, celle de mon père pas du tout. Il avait accepté qu'on aille, ses quatre enfants, au catéchisme. On accompagnait donc notre mère régulièrement à la messe le dimanche. Puis, au fil du temps, de moins en moins régulièrement. Mais on continuait toujours à aller à la messe le soir de Noël. Cela m'ennuyait beaucoup. Pendant l'heure et demie, sur un banc froid, j'essayais de ne pas bailler. Mais cette sortie nocturne avait un grand avantage, elle permettait au Père-Noël de déposer les cadeaux en notre absence. Vers 23 heures, on rentrait à la maison, elle était toute illuminée de guirlandes et de bougies. Des chants de Noël parvenaient à nos oreilles dès la sortie de la voiture et notre père nous accueillait avec un grand sourire et des plateaux garnis de la nourriture que nous avons préparée tous ensemble pendant l'après-midi. Et derrière lui se dressait le sapin brillant de mille feux et surplombant des dizaines de cadeaux ! Il était fort le Père-Noël pour passer exactement pendant qu'on était à la messe de Noël ! J'ai compris au bout d'un moment que l'absence de mon père à la messe et l'arrivée des cadeaux étaient liées.

Ce n'est pas la seule fois de l'année où mon père jouait les Père-Noël. Il lui est arrivé de prêter ses talents d'acteur à mon école maternelle. Une année, le Père-Noël est venu rendre visite à ma classe, je devais avoir 3 ans. Il est arrivé en hélicoptère. L'école avait prêté le costume à mon père mais pas les chaussures. Il avait donc choisi d'anciennes bottes de cheval que je ne connaissais pas. Je ne l'ai tellement pas reconnu ce Père-Noël qu'il m'a fait peur. C'était dur pour mon père car il ne pouvait pas révéler son identité devant toute la classe pour me consoler. Alors il a dû regarder sa petite fille effrayée se faire reconforter par quelqu'un d'autre. Je ne suis pas sûre qu'il ait de nouveau accepté ce rôle par la suite, mais il a continué à être notre Père-Noël tous les soirs de réveillon jusqu'à mon départ de la maison.

Là-bas au bout de l'allée

Il y a l'autorail que nous avons pris et qui était vide. Il est parti d'une gare sans neige et est arrivé avec ma mère, ma sœur et moi comme uniques voyageurs dans une gare enneigée. De la neige jusque par-dessus ma tête. Il y a le court voyage de la gare à l'entrée du lotissement où se trouve les chalets puis le trajet court aussi de l'entrée du camp jusqu'au chalet. Et toujours cette double hauteur de neige si haute à gauche et à droite du chemin. Il fait très froid. L'autorail était froid, la voiture était froide, et dehors il y a la nuit, la neige, le ciel

presque noir et congelé. Moi à Champigny-sur-Marne, je n'ai jamais vu ça. Tout est trop gigantesque pour ma taille. Et puis, au bout de l'allée, le chalet, une porte et la couleur jaune et chaleureuse de la décoration de Noël. C'est tout à coup l'illumination, la chaleur, l'odeur de bois, moi qui ne sentais plus rien depuis le début de l'allée. Il faut déposer les valises dans les chambres. Bientôt, là, au creux de cet environnement figé et froid, dans cette bulle ocre, orange, rouge, verte, marron et vivante, un miracle va se produire : dans quelques heures, à mon grand étonnement, quelqu'un sera passé déposer quelques cadeaux. Donc, ça marche ici aussi la Nuit de Noël. Mais où est celui ou celle qui accomplit ce mystère ? J'y repenserai une autre fois, quand j'aurai le temps. De ma chambre par la fenêtre froide qui donne sur l'infini enneigé, je me laisse emporter, happé et fasciné par ce qui peut se passer entre ce blanc infini en bas, ce noir infini scintillant en haut et ces braises circonscrites à l'intérieur du chalet, et qui jamais ne révéleront comment ils ont créé mes cadeaux. Je ne saurai rien, jamais.

Le grand huit à deux rails...

Un Noël, j'ai reçu en cadeau un train électrique de marque Märklin de l'ancienne génération, celle qui avait deux grandes particularités parmi tant d'autres : d'une part la présence d'un véritable ballast figuré sous les rails et qui donc les surélevait, et d'autre part pour chaque portion de rail, une série de petits taquets métalliques d'un millimètre de hauteur et situés tout le long de la portion de rail en son centre, taquets qui transmettaient le courant électrique aux locomotives. Pour que le système fonctionne, les locomotives possédaient entre leurs roues une longue bande de cuivre qui entraînait donc en contact en permanence avec les taquets.

Ensuite venait le moment du montage : le modèle de base en forme de grand huit avec une voie de garage en son centre demandait tout un après-midi de montage, créant une attente croissante au fur et à mesure que les raccords des différentes pièces se faisaient et fonctionnaient, et, jusque tard dans mon enfance, j'eus besoin de l'aide de la famille pour ce faire. Car ce train avait appartenu à un oncle du côté de la famille paternelle allemande. D'où la marque Märklin, marque allemande et connue des seuls amateurs éclairés hors d'Allemagne.

En plus de posséder déjà le ballast figuré en détails et une ligne de taquets au centre des portions de rails, ce réseau ferroviaire avait aussi tout un réseau de fils électriques et d'objets reliés à une centrale par ces fils. De la centrale, je pouvais diriger tout le fonctionnement : le sens de circulation des trains, les changements d'aiguillage avant le passage d'un train, voire actionner des feux qui, lorsque je les mettais en appuyant sur un bouton de la centrale au rouge, stoppait le train au niveau de ce feu, et au vert le laissait repartir.

Le détail allait même jusqu'à intégrer d'anciens systèmes allemands de régulation de la circulation des trains autres que les feux et datant du XIX^{ème} siècle, constitués de deux objets en forme de spatule terminée par un petit rond, situées l'une au-dessus de l'autre et dont le positionnement variable de droite ou de gauche grâce à un mécanisme digne des plus fins des systèmes d'horlogerie, donnait l'ordre et la vitesse de circulation.

Parfois, il était euphorisant de laisser les trains circuler longtemps sur leurs voies pour juste observer leur précision, leur justesse et aussi, avec les locomotives qui avaient de vrais phares, de les observer traverser les tunnels en me positionnant avec ma casquette de contrôleur bien vissée sur la tête à la sortie du tunnel, ou en mettant la pièce entièrement dans le noir pour ne plus voir que les lumières fixes et celles en mouvement, sans oublier les lampes jaunes

éclairant, quand elles voulaient bien fonctionner, l'intérieur des trains de voyageurs.

J'assemblais et combinais des trains de marchandises, avec des wagons transportant des céréales, des voitures ou des liquides, des trains de voyageurs et des trains mixtes, la seule limite étant que je n'avais que deux locomotives, dont l'une tomba en panne rapidement. J'ai pourtant toujours rêvé de reprendre l'entretien de ce train, de l'agrandir, de le perfectionner mais chaque pièce coûtait très chère et de plus Märklin s'est rapproché dans sa conception de ses concurrents du marché, par exemple en supprimant le ballast. Sans compter qu'un train électrique prend beaucoup de surface dans une pièce d'appartement.

J'ai donc fini par laisser de plus en plus longtemps le train dans son carton entre deux utilisations, voire l'abandonner quand la deuxième locomotive et le transformateur se sont détériorés à cause du maudit temps qui passe. Ce carton contenant une si précieuse cargaison m'a suivi toute ma vie et dans mes nombreux déménagements, sans que je ne trouve comment le relancer. J'y suis très attaché au point que je refusais il y a quelques décennies la proposition de mon cousin allemand de le récupérer pour l'offrir à son propre fils, décision tellement plus logique que j'aurais dû accepter et qui aurait peut-être permis de lui redonner vie.

Ce train s'ennuie, j'en suis certain, il faudrait le céder à un vrai amateur de la marque Märklin de l'ancienne génération.

Sans titre

Les amours de petit garçon et de petite fille peuvent parfois se réaliser à l'âge adulte. J'ai rencontré un homme, le papa d'une de mes anciennes élèves, employé à la SNCF, qui avait fait de sa passion d'enfant son quotidien. Et en rentrant chez lui, il s'amusait avec son train électrique. Eh oui ! Ce n'était pas qu'un petit train sorti d'une boîte de jeu mais il occupait toute une pièce. Je crois qu'il avait reconstitué une ligne qui lui était chère.

Et moi ?! Quels désirs d'enfants ai-je réalisés ? Il me semble tellement banal, parce que vécu par tant de petites filles : jouer à la maîtresse avec ses poupées ! Nous avions même un tableau sur lequel ma sœur et moi écrivions à la craie. Des lettres multicolores s'aimaient dessus. Nous pouvions donc à loisir revivre nos journées d'écolières et les transformer. La colère du maître envers l'un de mes camarades se rejouait auprès d'une de mes ouailles en plastique. La punition reçue pour bavardage était distribuée à une autre.

Et toutes ces expériences de vie enfantine et de jeu, je les revis aujourd'hui. J'ai réussi, après moult difficultés, à embrasser la carrière d'enseignante. Alors oui, les amours d'enfant peuvent se réaliser.

Une année de fac décisive ?

18 ans, le bac en poche, le permis de conduire ! Quelle année !!

A la rentrée, après trois semaines de vendanges dans le Beaujolais, j'ai rejoint la fac de géologie-biologie, par défaut, car mon souhait était d'entrer à l'IUT de biologie où je n'avais pas été admise.

Cette nouvelle vie d'étudiante m'a permis d'expérimenter la liberté loin des parents et du village où j'avais grandi. Certes je fréquentais, les amphis, les TD mais sans l'énergie nécessaire, ni la méthode. J'étais incapable de travailler seule : j'avais été très bien encadrée par des professeurs plutôt bienveillants au lycée et je manquais désormais de motivation. Je passais donc des soirées à sortir, chanter sur les quais de Saône avec les copains de l'époque ; j'étais inscrite à des cours de danse, je faisais du sport ; et je peux dire que les cours de rock sont les seuls que j'ai fréquentés assidument, avec succès et plaisir !

Mais cette année s'est soldée par un cuisant échec, qui m'a ôté toute envie de persévérer à l'Université.

Inscrite en juin dans l'Académie de Lyon sur la liste des remplaçants, j'ai cependant commencé l'année suivante à l'IUT de Chimie (malgré mon vœu d'entrer à l'IUT de biologie !).

Après un mois de cours à l'IUT, j'ai reçu un ordre de mission pour aller remplacer un maître malade dans sa classe de CE1 : un nouvel avenir se présentait à moi ! Durant le week-end, j'ai donc pris la décision de me présenter dans cette école ... avec une certaine appréhension, car je n'avais aucune idée de la manière d'enseigner et bien sûr aucune notion de pédagogie !

Le besoin de travailler pour gagner ma vie afin d'être autonome a été déterminant. Et ce choix, fait à 19 ans sans formation préalable, s'est avéré le bon puisque j'ai persévéré pendant trente-huit ans ! Avec intérêt et découragement parfois, mais avec plaisir malgré tout. J'ai finalement le sentiment d'avoir accompli cette mission sans frustration, ni regret, enrichie par toutes ces rencontres d'enfants et aussi d'adultes croisés dans de nombreux établissements scolaires du département du Rhône. Mon seul regret étant celui de n'avoir pas réussi à enseigner dans un pays étranger.

Difficile orientation

A 17 ans, le bac en poche avec un an d'avance, me voilà inscrite à l'école d'assistante sociale. Je côtoie des étudiants et surtout des étudiantes d'univers différents. Les trois mois de stage me confrontent à la réalité et me font comprendre que mon idéalisme de jeune fille privilégiée ne suffira pas pour faire face à ce métier difficile.

Sommée de réussir ma deuxième 1^{ère} année, je me réoriente vers la fac de droit, matière qui me plaît et qui rassure mon père pour l'avenir.

Là encore, la réalité me rattrapera et anéantira le fantasme de la grande avocate en grande partie hérité du cinéma et des séries.

Pour finir, je passerai un concours administratif aux finances qui assurera la sécurité professionnelle mais pas la passion. 20 ans après, quand mon fils commencera à se poser des questions sur ce qu'il veut faire plus tard, je réaliserai que mon rêve était de faire des études littéraires pour vivre au milieu des livres.

Une école singulière

Quand j'étais enfant, j'étais dans une école très particulière, peut-être unique en son genre. C'était une école dite « moderne » constituée de bâtiments de couleurs différentes appelés « modules ». Il y avait le bleu pour les petites classes, puis le module jaune, le rouge, puis les modules gris pour les CM1 et CM2.

Cet ensemble s'étalait sur une longue distance, sans barrière, sans cour fermée. Nous avions pour récréation un vaste terrain de jeux. Nos maîtres et nos maîtresses étaient de style baba-cool années 70.

Le matin, nous avions des cours traditionnels : la grammaire, l'orthographe, les mathématiques, etc. ; et l'après-midi, nous faisons des activités sportives, manuelles ou musicales.

Nous chantions à la chorale accompagnés de Steve Waring et de sa baleine bleue. Nous lisions assis dans la bibliothèque du module gris. Nous faisons des écharpes peintes avec des morceaux de patates trempées dans des pots de toutes les couleurs. C'était un joyeux méli-mélo de cris d'enfants, de joie et de bonheur.

Les matinées studieuses contrastaient avec les après-midis où nous expérimentions au gré des ateliers ce que nous avions envie.

Il y avait aussi des cages à oiseaux, ou à hamsters, et à chacun à notre tour nous devions nous occuper des animaux.

Cette école n'existe plus, mais elle a laissé en moi, et d'autres enfants, son empreinte. Elle s'appelait « l'école ouverte », et elle nous a ouvert l'esprit.

L'école, je t'aime moi non plus

Quand ma fille était en maternelle, elle adorait l'école. Arrivée en grande section, elle était impatiente d'aller au CP, et moi aussi car nous pourrions lire ensemble, à deux voix.

Oui mais voilà, à la grande école, il faut rester assis toute la journée, ne pas bavarder, écouter sagement et faire ses devoirs à la maison.

Elle aimait toujours l'école car elle retrouvait ses amis et les maîtres et maîtresses étaient gentils. Mais les devoirs à la maison ont viré au cauchemar. Voulant quand même bien faire, elle les faisait mais après une à deux heures de cris et de pleurs.

En tant que mère, j'étais désemparée et aussi conditionnée par des siècles d'école à la française.

Un jour, j'ai vu un documentaire sur l'école en Finlande où les enfants peuvent écrire et apprendre couchés par terre. En voyant ça, je me suis dit qu'une école ouverte à tous les « types d'enfants » serait bien plus humaine.

Les crocs

J'aimais bien le mois de décembre. Sans doute parce que Noël est proche ! Après l'école, vers 17 heures, après le goûter, je sortais dans le jardin malgré le froid. Je sortais souvent à ces heures, comme pour sentir ce que la nature pouvait me dire de Noël à venir.

Mais le jour s'était terni. Un brouillard accompagnait la tombée de la nuit. Je regardais le vieux chêne et brusquement trois chiens Berger Allemand sont apparus face à moi ! Ils semblaient percevoir ma peur. Sans tarder, ils sont devenus féroces, montrant leurs crocs. Le temps me semblait long.

En une seconde, j'ai pu profiter de leurs distractions pour disparaître, et rentrer à toutes jambes et me trouver dans le salon. Je me suis rassurée en regardant les décorations du sapin de Noël.

Souvenirs d'enfance

Décembre me ramène à l'enfance, aux contes, à Noël évidemment. Tout y est lié, et ces chiens m'évoquent les histoires de loups. Animal omniprésent dans les contes d'enfance. Se retrouver dans un lieu chaleureux après une énorme peur. Voilà qui reconforte. Ajoutez-y un chocolat chaud et une gaufre au miel, et c'est parfait !

Pour moi, gaufres et chocolats chauds m'évoquent le retour de la messe de minuit où mon père nous avait fait des gaufres durant notre absence, et c'était merveilleux. Mains et pieds reprenaient vie et la joie n'était pas loin.

La vogue des noix

Pendant dix jours les forains arrivent. Ils s'installent sur les places de ma ville.

D'année en année on retrouve, placés aux mêmes endroits, le Grand-Huit, la Chenille, le Palais des Glaces, ainsi que toute une ribambelle de camions : loteries, tirs à la carabine, friandises... Les pommes d'amour, les chouchous, les chiques (berlingots colorés striés de blanc) colorent les vitrines et titillent les narines.

Ça y est ! La Vogue des Noix est lancée ! Elle se terminera par son Corso. La Miss de l'année clôturera le défilé, dans sa coquille de noix, accompagnée par ses deux dauphines.

A l'école, le maître nous distribue des tickets. Dès lundi, journée du Maire, jour férié pour les écoliers, accompagnée par maman qui pourra quitter le magasin pendant un petit moment, je pourrai faire des tours gratuits.

Mais, c'est le mercredi, où, avec ma grand-mère, nous profitons le plus de toutes les attractions.

Toute petite, j'ai été attirée par l'avion qui monte et qui descend. Envie de hauteur, de voir le monde de plus haut, mais surtout envie d'attraper le pompon pour gagner un tour supplémentaire.

Plus tard, direct aux autos tamponneuses pour heurter les cousins. On se cogne. On sursaute. On rit. On recommence.

Des tours dans la Chenille aussi. En avant ! En arrière ! Avec la toile qui nous recouvre. Ça décoiffe ! Ça va vite ! Le cœur se soulève un peu, mais c'est bon !

Je revois ces images de souvenirs heureux, de rires d'enfants et d'adolescents.

Cette fête foraine, je l'ai souvent faite avec ma grand-mère. Je me souviens qu'elle achetait des tickets à la loterie pour gagner le filet garni. On déroulait les billets retenus par un lien. On lisait souvent « PERDU », mais sur les visages se lisait le plaisir. Plaisir de cette ambiance festive, familiale et joyeuse. Plaisir de la beauté des lumières à la nuit tombée.

Je renouvelle parfois cette belle expérience encore aujourd'hui, sans les tours de manège, mais pour profiter d'une balade à travers les stands, au milieu des odeurs et des couleurs de l'enfance.

Maudite fête foraine

La fête foraine s'est installée en bas de chez moi. On l'entend jusqu'à l'intérieur de l'école. La musique trop forte qui fait vibrer tout mon corps, les cris des enfants dans les manèges, le bruit des roues sur les rails...

Je dois me boucher les oreilles quand je passe devant pour rentrer chez moi.

Le Grand-Huit me donne envie de vomir alors que je ne suis même pas dedans.

Les odeurs trop sucrées des bonbons et autres friandises me rendent malade.

La seule fois où j'ai essayé les autos tamponneuses, j'ai eu tellement mal à la côte à force de subir les chocs que j'ai été obligée de descendre et de laisser ma cousine continuer toute seule.

Quant au tir à la carabine, je trouve ça trop violent pour des enfants.

Les seuls manèges que j'apprécie vraiment sont la petite chenille verte qui rentre dans une pomme et les manèges de chevaux de bois.

Je ne l'ai jamais dit à mes copines – à mon âge, c'est la honte.

Je n'ai qu'une hâte : que cette maudite fête foraine se termine.

M. Doyen

CM2. Je suis seule dans la cour – ma meilleure copine est malade. Depuis le coin où je suis blottie avec un livre, je guette la grosse cloche de l'école. Si tu montes quelques marches, tu la remarques tout de suite. L'année dernière, j'adorais la faire sonner pour montrer aux autres que c'était la fin des cours. Ding dong ! Ding dong ! J'adorais entendre ce son. Cette année, je la fais pas sonner. Cette année, j'ai peur de l'entendre. Mais elle sonne et on doit se mettre en rang. On attend devant la classe. Le maître arrive et nous fait rentrer. Il s'appelle M. Doyen. Je l'aime pas, M. Doyen. Il est méchant et d'ailleurs il m'aime pas non plus. Dans ses cours, je m'ennuie – j'aime pas l'école. Alors, pour que le temps soit moins long, je m'amuse avec mes petits porte-clefs sur ma trousse. Un lapin et une grenouille. Je les aime bien, mes porte-clefs. Je leur fais se raconter des histoires. Mais là, j'ai pas le temps de finir mon histoire : M. Doyen prend ma trousse et la lance à travers la classe. Mon lapin et ma grenouille s'envolent. Moi, je bouge pas, j'ai les larmes aux yeux, mais je dis rien. Silence dans la classe. Les autres élèves sont sous le choc. M. Doyen est comme ça avec moi et je sais pas pourquoi. J'aime pas l'école. J'aime pas le maître. Je veux rentrer à la maison. Je veux plus aller dans cette école, plus jamais. Je veux oublier qu'on n'a pas le droit d'écrire au stylo-plume, oublier qu'il a renversé mon bureau devant tout le monde. Je comprends pas pourquoi il est méchant avec moi. Je veux oublier. Et je veux plus jamais le revoir. Je vais le dire à maman : demain, j'arrête l'école.

Madame ANDREYS

CE1.

Je découvre avec grand bonheur que cette année, mon institutrice est Madame ANDREYS, la maman de ma meilleure amie, Babeth. Je la connais, je sais qu'elle est douce et bienveillante. L'année sera bonne. On essaie d'enjoliver nos écritures – avec les porte-plumes et l'encre, ce n'est pas toujours facile. Il faut s'appliquer. Je termine souvent la journée avec les doigts tout bleus.

Il faut apprendre des nouveaux mots, qui ne font pas toujours partie de notre quotidien. A la maison, la communication est rare. Les dialogues pauvres et parfois violents.

La découverte de nouveaux mots m'enchantent. Et la maîtresse nous explique avec patience leur signification, leur utilisation. Cela éveille en moi une curiosité encore plus dévorante pour la lecture, qui était déjà bien présente. Je cherche, encouragée par Mme ANDREYS, de nouveaux livres. Bibliothèque rose, verte, rouge...

Je sais que les possibilités sont infinies et je m'en réjouis.

Depuis, je n'ai jamais arrêté de lire.

J'ai revu Mme ANDREYS, il y a quelques années. Elle avait plus de quatre-vingt-dix ans. Son visage et ses yeux avaient toujours la même douceur.

Merci à vous de m'avoir apporté le meilleur.